

L'interprétation

Trois questions sur l'interprétation

Yannick Masseau

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

A propos de l'interprétation, trois questions seront successivement examinées :

- 1- Pourquoi l'interprétation s'impose-t-elle ?
- 2- Comment s'effectue-t-elle ?
- 3- Existe-t-il des critères de vérité spécifiques à l'interprétation ?

La première question souhaiterait chercher à déterminer ce qui, dans la réalité ou dans son expérience, nous contraint ou nous condamne à en passer par l'interprétation. La détermination de l'origine de cette nécessité supposée oblige à nous interroger sur les limites du concept et de l'activité d'interprétation. Qui interprète et pourquoi ? Suffit-il qu'il y ait signe (c'est-à-dire renvoi par une chose ou par la trace d'une chose à une autre chose absente) pour qu'il y ait aussi, et du même coup, interprétation ? Si oui, elle n'est pas une activité exclusivement humaine car certains animaux peuvent, par exemple, induire d'une odeur, d'un bruit, d'une trace l'existence non immédiatement perceptible d'une proie ou d'un prédateur. Est-ce un abus de langage d'affirmer qu'ils interprètent des signes ? Et si l'on admet que le simple renvoi par une entité, quelle qu'elle soit, à une autre entité absente, pourvu que ce renvoi fournisse une information non actuellement existante, suffit à constituer l'interprétation, alors le concept et l'activité tendent à se diluer par une extension au moins corrélative au vivant. Dans

les processus épigénétiques, est-il abusif d'affirmer que les gènes interprètent les changements de l'environnement ? Où passe la frontière entre la supposée simple transmission d'informations (sans activité du récepteur, sans déperdition durant le transport, sans danger d'erreur de réaction etc.) et l'interprétation « en bonne et due forme » ou, du moins, repérable en tant qu'activité spécifique ? La définition passerait alors par le tracé de limites et de frontières dont il faudrait, alors, légitimer l'autorité.

2- La seconde question s'interroge sur les méthodes. Comment interprète-t-on ? Est-ce une technique, un savoir ou un art ? Ou un mélange des trois ? Si l'interprétation suppose la compréhension, son activité doit être néanmoins plus complexe que celle-ci, sinon parler et lire seraient déjà des interprétations. Comme dans la première question, le risque est de diluer le concept non plus cette fois dans l'immensité des manifestations du vivant mais dans la banalité de la compréhension des signes et des messages. Or, interpréter, sous peine de se dissoudre comme activité spécifique, doit être plus rare et plus difficile que la simple réussite d'une communication. L'interprète d'une sonate, le critique qui propose une nouvelle signification d'un roman ou d'un poème font plus que comprendre : ils créent. Quel est ce supplément (est-il réductible à une signification ?) et comment l'obtient-on ?

3- La troisième question pose le problème le plus décisif et le plus difficile : celui des critères de vérité de l'interprétation. Sont-ils spécifiques, c'est-à-dire : se distinguent-ils, et jusqu'où, des critères communs de la vérité (par exemple : l'existence actuelle du référent de l'énoncé) ? Cette question est un enjeu discriminant pour les philosophes contemporains : l'interprétation, dans le sillage de Nietzsche, prétendrait remplacer en l'invalidant le concept réaliste et objectif de la vérité, ce qui entraînerait des conséquences plus que fâcheuses pour la philosophie mais aussi pour les sciences et, surtout, peut-être, la politique et la morale. Si l'interprétation est première, faut-il renoncer alors à la vérité ? Ou seulement à une certaine définition de la vérité ?

1. La question des limites de l'interprétation : pourquoi interprète-t-on ?

Le concept d'interprétation, comme l'activité elle-même, est proliférant. Si l'on peut proposer une première définition qui fait de l'interprétation l'opération intellectuelle qui fait correspondre des significations à des signes (car des signes peuvent en être, provisoirement ou définitivement, dépourvus), on peut en déduire que l'interprétation oscille entre deux extrémités. Le premier pôle est celui d'une prolifération des signes et d'une réduction des significations à une seule, sempiternellement répétée. C'est le pôle paranoïaque de l'interprétation (Dans *Les Dialogues*, l'invasion de La Corse et les regards au théâtre ont une seule signification : le complot universel contre Jean-Jacques). Même les signes contredisant apparemment la signification (comme les gestes amicaux des « philosophes ») finissent par la confirmer. Ce pôle de l'interprétation n'est pas toujours délirant car un concept théologique et philosophique comme celui de Providence divine relève de la même logique : même les signes du mal (finalement apparent) signifient, par des détours complexes, la bonté fondamentale de Dieu.

L'autre pôle est celui où un ensemble de signes (un texte, une œuvre d'art), parfaitement stable (le texte biblique, par exemple, ou une partition) produit néanmoins une série d'interprétations en droit ouverte : il y en aura toujours au moins une autre. Alors que dans le premier pôle, les signes surgissent aléatoirement à cause de l'omniprésence d'une et d'une seule signification, c'est l'inverse dans le second : les significations sont produites péniblement, à la suite d'un long et difficile travail, et c'est le corpus de signes qui reste identique à lui-même.

Entre ces deux pôles, beaucoup de situations intermédiaires sont possibles. Le centre exact de cet espace interprétatif, également éloigné du délire et de la création, serait la compréhension réussie d'un message univoque : à un système stable de signes correspond une signification explicite (ou plusieurs mais chaque interprétation est elle-même univoque et les

rapports entre elles sont eux aussi univoques : un message codé, comme ceux de Radio-Londres, a deux significations mais elles sont clairement et facilement distinguables : l'explicite et l'implicite).

Enfin, à un système de signes en cours de stabilisation peut correspondre un ensemble de significations lui aussi provisoirement instable. Ce serait le cas d'un diagnostic médical hésitant qui ne sait pas quels symptômes il faut inclure ou exclure et donc quel nom de syndrome ou de maladie leur attribuer ou celui, dans une procédure pénale, où retenir tel ou tel fait peut modifier leur qualification.

L'interprétation a donc deux pôles : les signes concrets, d'une part (un signe laisse nécessairement une trace : même une absence est en ce sens «concrète» car elle a une place dans un certain état de choses), les significations idéelles ou abstraites, d'autre part.

Mais la question des limites resurgit si l'on conteste que la séparation entre ces deux pôles puisse être elle-même clairement repérable.

On peut, en effet, doter les signes matériels de signification : les mots écrits, par exemple, de façon arbitraire comme dans les calligrammes ou de façon codée, comme dans la guématria, sans parler de la dimension symbolique, et donc signifiante, des hiéroglyphes ou des idéogrammes que l'on réserve souvent aux écritures non-alphabétiques mais qui hantent pourtant les alphabets, et pas seulement dans le cas de l'hébreu.

C'est donc le processus de « signifiante » (la production de significations) qui, en lui-même, comporte une possibilité et donc aussi un risque de prolifération. La plus simple de ces « métastases » de la signification est l'itération¹, sa répétition dans un contexte différent de l'écriture ou de l'énonciation standards. Un signe peut être lui-même signifié. Il suffit de l'isoler (le : « ceci n'est pas une pipe », outre le vertige de sa référence, est d'abord un ensemble de signes matériels dont la décontextualisation – leur insertion dans une œuvre d'art - fait de leur graphie autre chose qu'un simple support de signification : un élément esthétique, des formes qui peuvent être dépouillées de leur invisibilité – puisque le signe matériel a pour fonction, ordinairement, de disparaître au profit de sa signification. Un signe (une lettre, un mot, une phrase, un discours) peut être cité et cette mise en exergue supprime, neutralise, modifie ou nie, entre autres opérations possibles, sa ou ses significations. Les guillemets suffisent à superposer au moins deux significations. Mais il n'y a même pas besoin de citer explicitement. On peut transformer n'importe quel message linguistique et même tout signe en général (arbitraire ou considéré comme « naturel », les expressions du visage, par exemple) en signe crypté, exigeant donc une interprétation immédiate. C'est la fameuse histoire : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je crois que tu vas à Lodz alors que tu vas vraiment à Cracovie ? » L'ensemble de signes (la phrase : « Je vais à Cracovie ») est virtuellement transformée en citation, comme dans les messages cryptés de Radio-Londres cités plus haut. La situation est simplement inversée : dans le cas du message londonien, le contexte exceptionnel transforme immédiatement la phrase en citation (comme dans un exemple grammatical) tandis que dans la fameuse histoire drôle, c'est la banalité extrême du contexte qui transforme la phrase en énoncé citationnel au sens où sa signification est suspendue, mise entre parenthèses. Le renvoi du signe et l'oubli qui va avec peut être constamment interrompu. Et cette interruption fait proliférer l'interprétation (car, dans l'histoire drôle, on pourrait multiplier les niveaux et les guillemets virtuels : « Pourquoi me dis-tu que tu vas à Cracovie pour que je crois que tu vas à Cracovie en me faisant croire que tu vas en fait à Lodz- alors que c'est bien à Lodz que tu te rends ? » etc.)

La signification des signes peut prendre le signe lui-même comme signification. Les histoires d'espionnage (où l'agent double peut être triple, quadruple etc.), ou les délires paranoïaques ou l'humour témoignent de cette prolifération immanente des significations des signes. L'interprétation ne serait pas ainsi l'exception mais la règle. Comprendre un signe, ce

¹ Sur l'itération des signes, et plus spécialement Jacques Derrida, « Signature, Événement, Contexte » in *Limited Inc.*, éd. Galilée, 1990, pp. 45-46, par ex.

serait l'interpréter, avec la pluralité et les risques, ou les chances de plurivocité, et donc de malentendu.

Bien sûr, on peut contester cette thèse (l'interprétation est concomitante de l'apparition des signes) en affirmant que, *dans la plupart des cas*, l'interprétation n'est pas indispensable. Si cette objection n'est que statistique, elle est parfaitement fondée. Mais, derrière le recensement des occurrences se cache une thèse sur la signification et la nature des systèmes de signes : le renvoi du pôle matériel au pôle de signification est toujours réductible à l'univocité (quitte à lister la multiplicité des significations univoques, comme le font les dictionnaires). L'interprétation est alors un moyen de revenir à la situation normale et spontanée : un signe est pourvu d'une signification (comme la vérité ne saurait être qu'unique et univoque).

Or, on peut faire l'hypothèse inverse : l'interprétation est la « norme » et c'est l'univocité qui est l'exception. L'interprétation vient interrompre, suspendre, y compris violemment (la curieuse « violence interprétative », « faire violence à un texte ») un processus de renvois par nature indéfini (puisque un signe peut devenir, par citation ou décontextualisation, signe de lui-même). Cette prolifération n'est pas bénédiction mais au contraire un danger extrême (qu'on pense, dans le domaine religieux, à la haine étrange déclenchée par ce livre de l'interprétation par excellence qu'est le Talmud, et, a contrario, à la violence des différents retours au sens originel, perdu ou dénaturé).

La première réponse à notre question initiale : « Pourquoi l'interprétation s'impose-t-elle ? », nous pouvons donc répondre trop simplement que c'est la nature du signe qui l'impose et par « nature », il faudrait entendre « fonctionnement » : le signe divise (puisqu'il use d'une présence pour convoquer une absence : la trace du pied de Vendredi sur la plage) et le signe linguistique (« humain », pour faire simple, en supposant que seul l'homme emploie de tels signes) est divisé deux fois : « en » lui-même (le signifiant et le signifié), et entre lui-même et sa référence (elle-même possiblement double : mentale –la pensée- et réelle, objective, dans le monde).

La vraie difficulté consisterait à penser le ou les rapports entre cette prolifération au moins virtuelle des signes et l'opération interprétative. Car la tentation est forte de faire de celle-ci une opération seulement négative, comme s'il s'agissait d'un pis-aller. Car l'interruption et la prolifération doivent entretenir des rapports constitutifs réciproques : il n'y aurait pas d'abord la prolifération et ensuite l'interruption interprétative. Car il faut bien (sous peine d'ôter toute valeur cognitive à l'interprétation) que cette apparente fixation du sens (une interprétation exclut toutes les autres : en quoi elle est nécessairement « violente ») soit une condition positive du surgissement du sens.

L'effet de soulagement (après de longues délibérations interprétatives, par exemple), la joie même qu'il y a à s'arrêter à une interprétation (et une seule) semblent indiquer, mais seulement à titre d'indice, que l'interprétation achève le sens en le faisant naître (avant, il n'y a que des significations « flottantes » auxquelles il manquerait l'essentiel : le complément réel). L'interprétation invente le réel qui lui correspond (au sens spécifique où l'on « invente » un trésor) ce qui veut sans doute dire (mais ce point sera examiné dans le troisième point) que la réalité de la référence de l'interprétation lui préexiste (sinon, ce ne serait pas une réalité) mais que, pour autant, c'est l'interprétation qui l'invente (la crée).

Mais il y a sans doute une seconde raison pour laquelle l'interprétation est non seulement nécessaire mais a toujours-déjà eu lieu : c'est qu'il existe, avant l'activité humaine de l'interprétation, des activités qui la préfigurent. L'interprétation dont nous avons parlé jusqu'ici suppose le langage. La prolifération des signes (qui est peut-être la conséquence d'un processus de division spontanée : signe et référence, signifiant et signifié, double articulation entre phonème et morphème) est difficilement contestable quand on étudie l'usage des langues naturelles, ne serait-ce que sous la forme du malentendu ou de l'équivoque.

Mais n'existerait-il pas une interprétation pré-linguistique ? Les sciences biologiques, plus elles « descendent » l'échelle des êtres, finissent toujours par découvrir (entre les arbres,

par exemple) des communications, c'est-à-dire la transmission d'informations grâce à des codes dont les composantes (des molécules, par exemple) réfèrent à des entités qui pour les récepteurs, ne sont pas immédiatement présentes. Peut-on parler de signes ? Et si oui, la « convocation de l'absence » (un péril proche, par exemple un parasite, de l'arrivée duquel les arbres contaminés « préviennent » leurs congénères) n'entraîne-t-elle pas logiquement la possibilité de la mésinterprétation, de l'erreur de transmission donc, d'une interprétation en acte ?

Bien sûr, étendre l'interprétation à tous les cas de communication risque de diluer le concept. Mais, a contrario, faire de l'interprétation une activité exclusivement linguistique (« En herméneutique, il n'y a rien d'autre à présupposer que le langage », F. Schleiermacher²) reviendrait à oublier l'opération de coupure dont on a vu qu'elle était constitutive de la signification. L'oublier ou la négliger non plus à l'intérieur du monde langagier mais « avant » l'émergence de celui-ci, à supposer que cet avant, pour un être de langage comme est l'homme, ait un sens.

Mais les animaux émettent des signes (les parades sexuelles, par exemple mais aussi les chants matinaux des oiseaux, dont on se demande si c'est par un abus de langage qu'on pourrait dire qu'ils les « interprètent »). Peut-on émettre des signes sans mobiliser, à un moment ou un autre (ne serait-ce que sous la forme minimale du ratage de la transmission) une activité interprétative ou, au moins, et ce n'est évidemment pas la même chose, la possibilité de cette activité, sa condition d'émergence ? On dira qu'il y manque l'essentiel : la plurivocité et même, tout simplement la signification. Certes, les chants matinaux des oiseaux ne signifient pas, comme le font les signes linguistiques. Mais s'il y manque un code, peut-on affirmer que la structure signe-référence soit totalement absente ? Le chant matinal ne signifie-t-il pas (comme on dit : « Je vous signifie votre congé ») l'entente, par l'oiseau, de ce qu'est un lever de soleil ? Et s'il n'y avait pas une telle entente (le mot étant à entendre dans sa polysémie), chez l'oiseau, pourrions-nous comprendre pourquoi nous pouvons être bouleversés en l'entendant ? Si l'émotion est une compréhension, ce qui nous bouleverse dans le chant matinal, ne serait-ce pas que nous comprenons soudain que l'oiseau « comprend » mieux le lever du soleil que nous ?

La transmission d'informations parvient à déclencher, selon des liaisons plus ou moins rigides, un comportement adapté. Cela suffit-il pour parler d'interprétation ou la simple communication suffit-elle à définir conceptuellement ce phénomène ? Y a-t-il un seuil dont le franchissement serait nécessaire pour pouvoir parler adéquatement d'interprétation ? Si, en effet, la communication paraît bien être une condition de l'interprétation, la réciproque n'est pas nécessairement vraie.

Sauf que si l'on considère la plurivocité d'un ensemble de signes comme la condition nécessaire de l'interprétation, alors celle-là est consubstantielle au signe puisqu'un signe peut toujours avoir au moins deux significations : son sens univoque et l'absence de ce sens (l'échec de la communication, à cause, du « bruit » ou du parasitage qui accompagne toujours, comme Michel Serres l'a abondamment montré, tout événement de communication).

Cette équivocité minimale (présence ou absence de l'information, réussite ou échec de la transmission) peut être redoublée : quand le signe devient abstrait ou, étape supplémentaire, arbitraire, quand l'écriture vient répéter encore cette division du signe, en multipliant à chaque fois les possibilités de correspondances entre les deux pôles du signe, alors, l'interprétation devient évidemment nécessaire. Mais elle était présente dans le jeu minimal de la présence-absence qui renvoie, au fond, à l'émergence du vivant dans son opposition, à la fois réelle et structurale, à la mort.

L'herméneutique relève, au fond, davantage de la pensée du vivant que de la sémiotique. Si l'on ne veut pas remonter jusqu'à ce premier code de transmission de l'information que serait le code génétique³, on peut au moins considérer l'extension progressive, à partir de l'exégèse

² Cité par Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, éd. Seuil, 1996, p. 405.

³ cf. « Les traductions de l'arbre », in *La traduction*, Michel Serres, éd. De minuit, 1974, pp.15-41)

biblique notamment, qui a conduit la pratique interprétative vers des objets de plus en plus vastes, jusqu'à identifier cet objet avec l'existence humaine en général. Heidegger, Gadamer et Ricœur, selon des modalités très différentes, sont néanmoins d'accord sur ce postulat : ce qu'il s'agit d'interpréter, c'est l'existence spécifique, éminemment singulière, de cet existant qu'on nomme généralement : l'homme (mais si on le nomme « *Dasein* » – la nomination est une interprétation-, le sens en est considérablement ou même radicalement changé).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr